

## PAR-DELÀ LE VOILE ILLUMINÉ

La main sur le fil du rasoir réapprend à chaque saignée les reliefs des précipices du réel. Les marécages nauséabonds sous-tendent les délicieux champs de vignes dans les délires des sens. Écartons l'âme des bras de Morphée en la rongant sans repos dans la "Vie réelle", celle qui n'attend rien, sourde aux appels, mais source d'éveil. L'âpre concret communique à la plume de sang l'étincelle d'univers ; ainsi s'installe le dialogue inventé par le Verbe nouveau, sans contrepartie. Le poète lance le coup d'archet par lequel tout s'éclairera dans l'explosion illuminée de toutes les frontières.

Plus de réel ni d'imaginaire, seul demeure le concret réinventé par la flamboyante cruauté du regard. L'œil métaphorique englobant les cinq sens mord le réel pour se l'approprier et l'expulser par tous les pores. Il fait l'expérience de cette « Vie réelle » sans partage, avec pour seule fin l'appropriation.

Le texte comme appropriation, comme métaphore de l'univers concret approprié par l'expérience des cinq sens. La mort du Verbe divin propulse tel un volcan des jets continus de sensations. Devant nous, le texte se fait univers et l'univers se fait texte – toute distinction n'est qu'artifice né de mensonges dont la légitimité doit tout à l'habitude qu'ont installée les siècles passés. Soyons comme l'arbre dont le cri s'étend régulièrement en puissance et surface avec le calme, l'indifférence et la cruauté d'un félin. L'arbre sauve, nourrit et métamorphose le point de vue des humains en investissant l'espace qui lui convient – pour porter le regard, il faut passer la "Porte Étroite" !

Ô ! « Porte Étroite » ! Tu ne résisteras pas au déferlement de l'Arbre de Vie qui portera l'homme vers la vision de la plus haute Tour. L'Être en devenir adore la rime avec la métaphore du réel, et c'est un hommage que de la brûler dans la cendre des mots. Dans le passé ne s'installe que le renoncement ; porter son regard par-delà le seuil illumine notre présence. L'envol de l'Être libéré de toute pesanteur invoque l'enchâssement avec toutes les perceptions du réel. Nul mauvais œil pour restreindre la divine saignée du prédateur. Le Verbe a brisé toute chaîne.

Maintenant, que la métamorphose enlace le regard dans notre univers.  
Voici l'expérience, au-delà de tout voile, vers la grande appropriation du réel.

Je marche...

La rencontre se fit sur les marches de l'église : une renaissance. Quel bonheur de se reprendre un instant sur le lieu qui nous vit et nous verra ! Comment se volatilisa la barrière ? Aucune importance. Son nom ? Il me l'a dit. Je l'ai oublié, mais peu importe. Évitions les détails.

Nous nous levâmes et fîmes le tour de l'église. Il fait nuit, voici l'Asie. Une enseigne rouge cerclée de bleu frôle de peu une odeur verte et humide, gorgée de feuilles illuminant les murs. Des cris heurtent et palpitent sous nos doigts.

Nous longeons cet espace et poursuivons le cercle pour voir le jour se lever. Un marché gaulois ruisselle de bruits, de cris, de rires, de mensonges. Éparpillés dans un espace-temps incertain, les couleurs ensevelissent les êtres, ceux-ci versant leur contenu dans l'espoir. Nous immergeons dans ce décalage. Une forêt de branches multiformes remuent violemment, entourées de paillements. Que de paillements !

Nous évitons des reliefs arrondis de cervoise et poursuivons notre marche. J'envisage cette place merveilleuse où... lorsqu'il me dit d'un ton neutre : « Que la pierre était froide ».

Nous parvenons à cette place merveilleuse qu'aucun angle nulle part ne trahit. De petits cristaux crissent sous le poids multiple et réitéré de nos pas. Des boules de pétanque révèlent ici et là des présences, véhicules s'y engageant. Éblouissant et brûlant, le soleil y éveille chaque sens.

L'eau m'appelle. Je frémis et tends vers elle. Lui m'interpelle : « Que les gravillons ont gêné ma marche ».

Objets de débris que ceux qui soupèsent la pesanteur de l'eau, vous fascinez mon regard. Le cercle solaire finissant son cycle, j'observe la ligne de départage. Je laisse les vases y communiquer leurs mensonges. Les révélations sont là mais il faut tendre le bras.

Continuant mon chemin, je l'entends murmurer « que le sol est dur » avant de tomber dans l'eau.

Je parviens aux sources de mon itinéraire et, assis sur les marches, j'observe du coin de l'œil une enseigne rouge entourée de bleu.

Je pose cette pierre sur le mur, balayant l'espace de vent sur fond noir. Je glisse vers cette autre pierre sur laquelle mon ouvrage se poursuit le long de cette lancinante rumination musicale. Vous l'aimez dans sa tournoyante mélodie, pierre contre pierre, douces notes volant dans ces chaînes de couleurs poursuivant leurs flammes de leurs verdoyantes chevelures.

Mais les mains écrasent les oreilles. Les pierres ne sont que hurlements sur fond noir, éructant au rythme de ces lacérations de haine qui luisent sur ces éclairs de couleurs.

Observe la coiffe de griffes dans ses élans de haine. Elle mène le concert, resplendissante ! Le sang illumine d'amour et de larmes ; les bras protecteurs cherchent l'enlacement sous le rythme des pierres en forme de prière ouvrant le passage vers le fond noir.

Je les caresse d'un regard ruisselant le long des graviers, soupesant de mes doigts les minuscules graviers s'amoncelant l'un après l'autre vers le sol.

Mes lèvres complètent ces pierres, touchées par mes pores, lissent comme le Nil sur les minuscules cailloux.

C'est quand la brume, sans regard, qui se fige sur l'arête d'une fleur de lys, masque relief et contour que je franchis la ligne aux bleuâtres lueurs. Rien de moins que de ronger les faméliques et mécréants alentours – sentir que l'on n'y est plus ;

de l'apesanteur sans être, remerciant tout verbe.

Enfin je frôle la pierre ruisselante sur mes pores glacés. Cette humide rigidité rappelle aux sens le mélange des genres. C'est alors que feindre le masque vous lisse la résine. Voici la rose sans nom dans sa blancheur et l'image transparente hisse l'étincelle majorée – mais sans cri. Ça scintille, tous sens alertes, le pas même éblouit.

La pancarte, passé le voile, vous rappelle dans un étroit réel ; mais les fées rythment la pierre d'une vibration où l'enchanteur vous sourit.

Un pas dès lors vous répond.

Apercevons cette citadelle de torsions, sans air ni regards, inconnue d'elle-même, sauf par le rouge des griffes ; elles vous assaillent de vide tandis que l'eau qui passe vous appelle de ses cris !

C'est par cette lune que vous battez stupidement de ce bras dans ces briques ; silencieuses que craignent-elles ? Les larves vous accompagnent de leur pas verdoyant dans cette brume somme toute amusée. Vous êtes ma foi en bonne compagnie ! Mais la balade se reconnaît par des cris, et les effarements de couleurs n'ont pas l'habitude des mélodies. Les anges ne crient pas !

La quiétude des larves qui passent s'amuse de l'eau qui glisse, douce et rêve, mais dans la rage, car là vous êtes haine, où ces torsions égarent ceux qui suent, de cette sueur criarde à force d'espoir.

Rallume la bougie qui éclaire le fleuve où tu cours...

Ce liquide néfaste, si mauve et si gluant, s'enveloppe de l'arôme des marais d'antan. Car c'est une place, celle des rizières et des pleurs, des saints aux cris alloués aux jaunes ailes du parfum des algues.

Voici, en effet, l'aube et ses mers de vagues et de cercles sans fin. Les larmes du mouvement réclament ce désir de spirales et de lunes, de souffles et de sang en attendant que les multicolores rayonnements n'enrichissent le mouvement des vagues.

Cela reprend, poursuivant l'échange et la geste d'un temps incertain ; seul le regard s'y baigne sans lutte – autre que la cruauté de cette fausse altérité.

La vue trahit les sens, la cruauté se refuse ;

Cela ne vit pas pour nous !



Maintenant se résume dans l'élan douloureux, aspirant à être hors de ce pas libérateur, doigts de griffes arpentant l'une après l'autre les dalles dans un brouillard rouge d'ardeur et vert de désespoir, l'âpre règne d'une épée vous offrant un avenir O ! digne, celui du ruisseau s'égouttant dans l'illusion d'un rythme effréné ;

De même les doigts prolongent leur geste, choisissant de déchirer le masque d'illusion pour l'autre, le velours de brouillard et de vent, qui s'éprend des rêves et des racines...

Mais j'ai froid et réclame la couverture ; à qui ?

Un rebond et se nouent dans une place des gestes et des couleurs, l'humide et son ombre. Mais tout respandit, brûle même, dans ces rêves vécus sans nulle contrainte. Un point vers un autre, la marche s'envisage toute de jaune vêtue.

D'humidité surtout, en même temps que s'enracinent vers le bleu les rênes de l'attente. Ces graviers et ces cris dans ce vers très-certain vous transpercent et louent la saignante suite des secondes.

La marche, toujours, mais si rêche et continue qu'un rien en ralentit le décompte.

Et

la

lumière... ?

J'aborde à grands pas cette déchirante circularité dont la couleur verte, au mouvement ruisselant, reverse aux vents tournants ses larmes de pierre.

Cette concrétion de feuilles donne les linéaments du mouvement à ce fleuve appelé à durer. L'onde plate sans courbe d'étoiles ne scintille que par exception. Pourtant, ces feuilles jaunes et vertes semblent le reflet d'une éternité glissant le long du miroir. Personne ne les y a mises ; apparues sans appel, elles caressent les yeux... à l'aide de griffes surgies du néant pour arracher au sommeil les sens altérés – elles optent pour l'éveil. Vous vous penchez pour lisser de vos doigts leur peau si douce mais un sursaut leur intime de poursuivre leur chemin.

Doux chemin ensanglanté sur ce lit de sang conduisant au loin où se tient un firmament de pierre dont le socle dilue cette colonne... de soupirs. Rien n'arrête le mouvement, pas même le soleil de vermine baignant dans un cloaque verdâtre. Qui parle de lumière ? Que l'on sache que le temps sans ombre n'a pas d'âme !

Mais j'adore cette ombre pour l'amour de laquelle se profane tout ce qui lui glisse des mains. Se prolonge ainsi cette tension, le culte qui transcende le voile vers l'inconnu. Les paupières s'ouvrent. Je caresse le corps de Narcisse, aux jambes belles comme un regard... fermé. Une lumière, au-dessus, étend son souffle, oxygène assourdissant enveloppant le regard. Celui-ci est allongé dans l'ombre, immense tache parallèle à l'univers. Caresser : ce désir qui donne corps au vide qui l'enveloppe en brisant les larmes du reflet.

C'est une flamme, mais d'un silence ; une note suspendue pour l'éternité.

Les pas supportent ainsi la longue humidité du parler. J'y habite une rive pénétrée par ces cris rythmés en fanfare dont le cour se love... sans espoir de retour...  
autre que la fermentation !

L'on voit naître et s'étendre ce glissement spongieux – ainsi s'engage par les griffes le sel du temps.

Dans la marche et l'effroi la lune brune s'effiloche lentement d'un rouge vif couleur bleu ciel. Dessous se reprend cette branche, ce chemin boueux et même l'envol. Ce sel – ça s'égoutte – résonne dans l'élan et l'élan se fait aile car les larmes – elles-mêmes – s'égouttent.

Et résonnent ! Quelle réponse !

Dès lors peut naître la métamorphose suprême de l'alchimiste qui, dans l'élan, vous réinvente le rythme des vagues pendant que les larmes et le sel accrochent le regard sans même une fin en devenir.

C'est quand se refuse la larme que j'arpente le long de ce fossé, cherchant du coin de l'œil ce qui me louvoiera vers cet arbre rougeoyant, Ô ! vert autant qu'assoiffé cri surgi du néant ! Là se pose la réponse qu'attendent éclairs et rebuts d'univers... mais quel calme et lenteur !

Réponse sans écho, même dans cette flaque où l'eau se prolonge en linéaments sans projets autre qu'un arrêt subi. S'élever à l'unité et planer sur le silence d'un accord, d'un mot que l'air bercerait sans but jusqu'à cet univers de...

Non ! Autre est cette larme qui s'extrait en griffes du silence. Larmes de sang et larmes de sel, elles arrachent les barbelés et participent au mouvement perpétuel des cris volcaniques et météoriques, pluies de larmes et d'univers, de sons et de lamentations ; elles seront ce multicolore où ne s'éteindra jamais le brillant des regards. Paroles d'Aulnes où nulle réponse ne scintille, sinon les larmes.

Ce venin opte pour la ruse du mouvement tandis que se glisse sur la citadelle les linéaments d'une toile. Ô toile, ombre en relief du singe Ô ! combien parfait. Le fil suit fidèlement le recoin aux soubresauts ténébreux d'un soleil. En crochet se profile ce qui attache cet invisible fil dans une douleur – nulle immobilité ne sied – Fige le singe, l'aterrissement ou le cri ? L'once se retient.

D'où cet angle de couleurs en larmes ! Y scintillent de lumineux miroirs de rêves, où se lève le règne de l'aube. La chatoyante toile se perce de multitudes rivières où s'écoulent les rives lointaines de renaissance.

Cela se touche ! Pour le fil du glas et du cri, le sang vous happe les pores ; cette sueur vous cache les reflets pour un miel âcre et ténébreux. Le pas hérissé le sol.

Je marche.

L'herbe foulée, l'humidité enveloppe les pas, un chemin égrène des sens.  
Être passif.

Loin du superflu, la marche se procure dans ce lieu contingent l'éveil,  
toujours l'éveil. Submergée, engloutie, la marche, et autour, comme des cris qui  
s'énoncent, les arbres surgissent du néant.

Au loin des sons, différents, mais ça parle. Ça glisse, une étendue, c'est  
fluide. L'eau. Il y a dans l'onde la larme du mouvement.

Le pied dans l'eau, et par-delà ?

L'or glisse entre les doigts de fée caressant la courbe bleue et humide qu'au loin l'on voit luire dans l'onde du mouvement. Sans retour autre que l'envol d'un aigle tenant dans ses serres les yeux du jour et de la nuit, vers la montagne, des monts de feuilles soulignent la courbe en signe de soutien.

Individu aligné dans ces êtres du néant obstruant l'espace, il fuit dans l'air. Ce « lui » peut être un autre. Sur les mousses il fuit s'allongeant démesurément. Le genou dans le souffle venant de l'au-delà des monts, l'individu écoute.

Nul reflet ne vient lier d'un regard cet univers d'*inaltérité*. Limpide et transparent, tout se déverse sans à-coups dans un vase communicant a-perceptible.



Ce mur de pierres réclame la parole. Les cris repoussent l'air vers le gouffre. Les pas surpassent l'envol des immenses livres ouverts. Mais au loin cet arbre innove le geste de la place, sa solitude règle les couleurs.

J'avance vers la voûte évitant les angles. L'instant perce la transparence, l'image s'éjecte du support, la mandoline prend la parole et guide la fanfare.

Je lance sur les cordes des perles de pluie, absentes d'alentours et le soubresaut acclame. Ils sont tout prêts, ces jets ; je les touche et les aime. Je m'en imprègne et les aime ainsi dans leur concrète réalité.

C'est un mal de couleur bleue suivant des yeux cette douce odeur de rage à fleur de peau.

Sans lune naît l'espoir non assouvi de goûter ces gouttes de pluie. Faisons-nous guide de l'appel d'une haine, rage rageuse, sublime est l'expérience de cette haine sacrée du prochain. C'est demain. Aujourd'hui assouplit la transpiration de l'encre qui s'égoutte à l'écoute de l'écho qui se prolonge vers l'amont.

La lune humidifie un palais. Le palais esquive le viol d'un ange attablé, écoutant l'étonnante couleur des plaisirs, couleurs diverses dont l'écoute couvre les secondes ; et l'ange rit.

Il rit de ce voile, au touché limpide, reproduisant toutes les formes.

L'aube enlace celui qui en ce moment marche sur le dédale de son ombre. Il observe ses lèvres qui bouclent le demi cercle de l'horizon. Une pierre, un arbre, cet homme qui embrasse l'air comme l'eau qui scintille un bruit de flocon noir. L'eau a une odeur de peau.

Cette ligne a l'idée qui écorche l'esprit de l'homme qui marche sur le dédale de son ombre. Le bruit de chaînes clignote, ses yeux se ferment. Le mouvement entrechoque des vagues, des sons, des reflets. Cet homme sursaute en observant le cercle noir, reflet impossible de lumière.

Un drap le louvoie. Il veut attraper l'arc. S'échapper, mais il est brûlant. Il s'arrête.

La volupté nocturne a enveloppé celui que courbe la forme de l'horizon.

L'homme a rejoint son ombre.

S'enfoncer jusqu'aux méandres et voir s'exiler le défilé, quelle étrange et fugitive séance. Il passe exorbité, vers le palais rempli de meurtrissantes paix. Sans la moindre ni terrible pensée, il s'engouffre. Chaque âme reflète l'image tribale, déplumée, de ce flot ininterrompu.

Ils sont, moi fixe, dans un éternel mouvement, tendant vers l'avant, la porte toujours ouverte. Énorme demeure. Ce manège semble s'éterniser. Tous si différents. Arrondis de haut en bas, passablement compromis.

Ce sensible air musical semble planer dans ce défilé. Éden envahi par une crue subite ? Un Styx ? S'Il pouvait parler ? Ou ne serait-ce qu'exister ? Fin des préjugés falsificateurs. Nous sommes. Lui : Non !!!

Mais peu importe. Quand suis-je apparu avec exactitude sans le regard réducteur de mes presque pareils ? Eux toujours défilait, et toujours je les observe. Là, dans le trou, eux, vus comme par un regard enfantin, avec la même rengaine, le même rythme, s'enfoncent dans cette éternelle fente. Tous s'interrogent sur leurs visages, quelle est cette question ? L'expression, quoique différente, est similaire.

Celui-ci me ressemble ! Quel est ce trou vide ? Il s'avance, cette fente s'amorce, la stupeur s'émaille. Et après ?